

Du sexe

***La déclaration de sexe.***

Notes séminaire du 05 mars 2003

Comment Jacques Lacan, le 13 mars 1973, après ce qu'il vient de mettre au tableau et que vous avez pu lire reproduit sur l'argument que vous avez reçu, comment donc, Lacan explicite et commente son tableau ?

Eh bien je dirai d'abord, reprenant ses termes : avec *précaution* et *prudence* :

*[...] voici à peu près ce qui est inscrit au tableau, le rappel des termes propositionnels, au sens mathématique, par où qui que ce soit de l'être parlant s'inscrit à gauche ou bien à droite. Cette inscription étant dominée par le fait qu'à gauche, à gauche ce qui répond au tout homme, c'est en fonction d' une fonction dite Phi de X qu'il prend comme tout son inscription < Vx Phi de x >, à ceci près que cette fonction trouve sa limite dans l'existence d'un x par quoi la fonction Phi de x est niée < Ex.(moins)Phi de x >. C'est ce qu'on appelle la fonction du père d'où procède, en somme, par cette négation de la proposition Phi de x, ce qui fonde l'exercice de ce qui supplée au rapport sexuel en tant que celui-ci n'est d'aucune façon inscriptible, ce qui y supplée par la castration.*

*Le tout repose donc ici sur l'exception posée comme terme sur ce qui, ce Phi de x, intégralement le nie.*

*Par contre, en face vous avez l'inscription de ceci que, pour une part des êtres parlants, et aussi bien à tout être parlant comme il se formule expressément dans la théorie freudienne, à tout être parlant il est permis, quel qu'il soit, pourvu ou non des attributs de la masculinité, attributs qui restent à déterminer, pourvu ou non de ces attributs, il peut s'inscrire dans l'autre part, et, ce comme quoi il s'inscrit, c'est justement de ne permettre aucune universalité, d'être ce « pas tout » en tant qu'il a en somme le choix de se poser dans le Phi de x ou bien de n'en pas être.*

*Telles sont les seules définitions possibles de la part dite homme ou bien femme dans ce qui se trouve être dans cette position d'habiter le langage.*

*Au-dessous, sous la barre, la barre transversale où se croise la division verticale de ce qu'on appelle improprement l'humanité en tant qu'elle se répartirait en identifications sexuelles, vous avez l'indication, l'indication scandée de ce dont il s'agit, c'est à savoir, à savoir qu'à la place du partenaire sexuel du côté de l'homme, de cet homme que j'ai, non certes pour le privilégier*

*d'aucune façon, inscrit ici du S barré <S> et de ce Phi qui le supporte comme signifiant, ce Phi, qui aussi bien s'incarne dans le SI d'être entre tous les signifiants celui qui paradoxalement a joué le rôle que de la fonction, dans le Phi de x, est justement ce signifiant dont il n'y a pas de signifié, qui quant au sens en symbolise l'échec, le mésens, qui est l'in-décence par excellence, ou si vous voulez encore le réti-sens, ce S, ce S ainsi doublé de ce signifiant dont en somme il ne dépend même pas, ce S n'a jamais, affaire, en tant que partenaire, qu'à cet objet petit a inscrit comme tel de l'autre côté de la barre. Il ne lui est donné d'atteindre ce partenaire, ce partenaire qui est l'Autre avec un grand A, que par l'intermédiaire de ceci qu'il est la cause de son désir, mais qu'à ce titre, comme l'indique ailleurs dans mes graphes la conjonction pointée de ce S barré <S> et de ce petit a, qu'il n'est rien d'autre que le fantasme. Ce fantasme fait aussi bien pour ce sujet, en tant qu'il est pris comme tel, le support de ce qu'on appelle expressément, dans la théorie freudienne, le principe de réalité.*

*Ce que j'aborde cette année est très précisément ceci que la théorie, l'articulation théorique de Freud, et très précisément ceci que dans Freud est laissé de côté, est laissée de côté d'une façon avouée le **was will das Weib** ? le que veut la femme ? que la théorie de Freud expressément comme telle, expressément avoue ignorer. Freud avance qu'il n'y a de libido que masculine. Qu'est-ce à dire sinon qu'un champ qui n'est tout de même pas rien...celui de tous les êtres qui, comme on dit, d'assumer si l'on peut dire et si tant est que cet être assume, assume quoi que ce soit de son sort, ce qui s'appelle improprement...(le statut de la femme (Miller) puisqu'ici je vous le rappelle, ce que j'ai souligné la dernière fois, c'est que ce La de La femme, à partir du moment où il s'énonce que d'un « pas tout », ne peut s'écrire, qu'il n'y a ici de La barré, <La>. Ce La (barré), expressément, est ce qui a rapport [...] avec ce signifiant de grand A en tant que barré, <A>, en tant que ce lieu de l'Autre lui-même, là où vient s'inscrire tout ce qui peut s'articuler du signifiant, est dans son fondement, de par sa nature, si radicalement l'Autre, que c'est cet Autre qu'il importe d'interroger.*

Comme vous le voyez déjà, il va s'agir d'une construction lacanienne d'une extrême importance puisqu'elle nous parle *structure* et non plus *nature* là où Freud restait encore par trop englué. On est bien dans Lacan, et plus dans Freud, et aucune, comment dire, aucune *résilience*, - pour reprendre une notion qui fait aujourd'hui florès avec le travail d'un Boris Cyrulnik, psychiatre-ethologue-psychanalyste, tout ça avec des traits d'unions bien sûr !-, aucune résilience n'est donc ici à attendre, c'est plutôt tragique, c'est-à-dire irrémédiable.

Reprenons le tableau qui n'a plus rien à voir avec une division anatomique des sexes, mais plutôt avec différentes positions dans la structure du langage : positions énonciatives dans le discours.

A gauche, il s'agit de l'inscription, selon Lacan, de la structure de la position masculine ; elle se réfère au signifiant de l'Un ; S1.

A droite, il s'agit de l'inscription de la structure de la position dite féminine. Il va la référer, comme nous avons commencé à l'entrevoir à l'instant en le citant, au signifiant du grand Autre. S(A) barré.

Ce tableau peut se lire comme ceci : les sujets humains, face à la question de la sexualité, se divisent en deux catégories, référée l'une à la position masculine, l'autre à la position féminine ; mais aussi comme cela : chaque sujet humain, face à la question du sexe, est divisé, pouvant adopter dans le discours, soit une position de sexe masculine, soit une position de sexe féminine, indépendamment de son sexe anatomique.

Par contre, et ici Lacan reste Freudien, il n'existe qu'une seule fonction chez l'humain pour ce qui touche à la question de la sexualité, c'est la fonction phallique que Lacan écrit Phi de x. Tout ce qui concerne le sexe chez l'humain se réfère à la fonction du phallus, de quelque côté que l'on se place.

Et s'il existe une différence de position, c'est-à-dire, d'identification sexuée pour le *parlêtre* qu'est l'humain, comme l'appelle Lacan, ce ne sera du qu'à sa façon, « femme » ou « homme », avec laquelle il va s'insérer, se déclarer comme sujet dans cette fonction phallique. Ce sera sa **déclaration de sexe**. On l'aura ici, j'espère une fois pour toutes, compris : la loi qu'imprime le phallus chez l'être humain, c'est-à-dire, la fonction Phi de x, n'est en rien l'opérateur de leur différence sexuée, mais tout est redevable de la position subjective qu'un sujet va mettre en œuvre pour s'assujettir à cette loi phallique. En résumé : Dis-moi, c'est-à-dire, fais-moi entendre quelle est ta position déclarative de sexe dans la structure du discours que tu tiens, et je te dirai de quel sexe tu es,...au moment où tu parles !

Un mot sur les signes, qu'avec Lacan, depuis Lacan, on a pris l'habitude d'appeler les « quanteurs » en référence à la physique quantique, et à la logique proportionnelle.

Deux types : les quanteurs existentiels, avec l'utilisation de petit x pour désigner le sujet humain : « il existe un » et « il n'existe pas un »...

Les quanteurs universels : « pour tout x » et « pas pour tout x »...

On a alors :

### PARTIE SUPERIEURE GAUCHE : LA POSITION MASCULINE :

Deux formules la caractérisent :

..... « Il existe un x (un sujet) pour qui la fonction phallique ne fonctionne pas », ou « il existe un homme qui dit non à la castration, ou encore « il existe un homme qui s'inscrit en faux contre la castration ».

..... « Pour tout x (tout sujet), il est vrai que la fonction Phi de x s'applique », ou « pour tout homme, il est vrai que Phi de x fonctionne », ou encore « tout homme est soumis à la castration ».

Il n'y a pas de contradiction entre ces deux formules. En effet, depuis le séminaire *L'identification* (1961-1962), Lacan se sert de la logique du mathématicien C.S. Peirce. Appliquant cette logique ici, il s'agit de comprendre la première formule..... comme l'exception. Le père de la horde primitive de la théorie freudienne de *Totem et Tabou*, le sur-mâle qui jouit de toutes les femmes, mais aussi de la femme en tant que toute, fait exception à la loi de la castration des hommes et permet ainsi que se fonde la règle, c'est-à-dire la loi de la castration pour tous les fils, tous les hommes...donc, excepté Lui ! Plus que confirmer la règle (la loi), l'exception la fonde, avec Peirce.

Le père primitif fait donc exception. C'est lui que Lacan appelle l'«<au-moins-un >>, qu'il nomme et écrit parfois l'«<hommoinsun>>. Donc un qui échapperait à la castration. Fantasme de tout névrosé, homme et femme.

Du côté des femmes, c'est plus particulièrement le cas de deux séries d'entre elles : les hystériques et les homosexuelles.

Un homme, un « vrai », qui échapperait à la castration, n'est-ce pas là le vœu de toute hystérique ? Qui, faute de le trouver, se voit contrainte à « faire l'homme » comme dit Lacan, face à tous ces « dégonflés ». Car, enfin, si cet « hommoinsun » qui échapperait à la castration existait, il pourrait enfin donner corps à un tout petit peu d'existence du rapport sexuel. En voilà un, au moins, qui saurait désirer et jouir de toute femme et par là même, il pourrait faire exister enfin l'introuvable identité du sexe féminin !

Un homme, un « vrai », un qui saurait enfin comment il faut aimer les femmes, aimer une femme comme il faut, voilà ce que voudrait les homosexuelles (ou hommosexuelles), car, comme elles le répètent sans cesse sur le divan, pas un seul n'aime vraiment les femmes - pas un seul, comme moi, seule, une femme, je sais les aimer !-.

Pourtant, notons-le, à y regarder de plus près, de quoi les hommes tiennent leur identité d'hommes ? Eh bien, oui, de leur impuissance même à ne pas être le père primitif, à la règle de la castration, qui les fait bande d'hommes, clan, « les hommes », tout-Un, tous-Un ! Un pour tous, tous pour un... Une bande de castrés. La castration c'est ce qui les limite, leur permet de se rencontrer comme n'étant pas sans limites, c'est la réassurance de la position masculine qui ne fonctionne pas sans la limite qui est la règle de la castration pour tous, grâce à

l'exception du père primitif et fondateur, seul à échapper à la castration..., mais, comme on le sait, pas à la mort !

Pour pouvoir se dire « homme », de la catégorie, de la bande, du clan « homme », et bien sûr, aussi, que l'on vous reconnaisse comme tel, il existe donc une sorte de prix à payer : la castration pour tous, sauf un. L'impuissance pour chaque-un, mais aussi, pour chacun, la possibilité, peut-être une seule fois, de dépasser cette impuissance, d'échapper pour un temps à la castration, dont un exemple nourrit l'imaginaire des hommes des femmes : le mythe de Don Juan.

Lacan fait de ce mythe, plus spécialement un vœu féminin de l' "hommoin-sun" incarné dont elle pourrait avoir la maîtrise en étant celle qui arrête la série, en faisant moins appel à son père qu'à ses propres charmes et son pouvoir féminin, mais aussi une identification pour tout homme castré rêvant d'au moins une fois échapper à ladite castration, faire la loi en se soustrayant à la loi du père, sans être piégé par le réticulé pouvoir féminin, un équivalent, pour lui, du retour à la castration honnie.

#### PARTIE SUPERIEURE DROITE : LA POSITION FEMININE.

De même ici, deux formules, mais autres...

..... Que l'on peut lire ainsi : « Il n'existe pas de x (de sujet femme) pour qui la fonction Phi de x ne fonctionne pas » ; ou « il n'y a aucune femme qui ne soit pas assujettie à la castration » ; ou encore « pas de femme qui puisse dire non à la castration ».

..... Que l'on peut énoncer comme cela : « Pour pas-tout sujet (femme), il est vrai que la fonction Phi de x fonctionne » ; ou « la femme n'est pas-toute soumise à la castration » ; ou encore « Pas-tout d'une femme ressortit de la castration ».

De la première formule, une conséquence radicale s'en déduit : du côté femme, il est impossible de trouver une figure qui pourrait être fondatrice d'un ensemble appelé « femmes », tel qu'on peut le produire côté hommes grâce au père de la horde primitive qui fait l'exception qui fonde la règle, la loi. En effet, l'on voit bien sur le tableau des formules, qu'aucune femme ne fait exception à la règle, c'est-à-dire, qu'aucune femme ne s'inscrit en faux contre la castration, elles y sont toutes soumises ! Il n'y a pas de *Mère fondatrice de la Horde primitive*. Il y a à cet endroit un vide, un manque, c'est pour cela que Lacan, qui identifie la femme au grand Autre, va être amené à parler du grand Autre en tant que barré. Et que le signifiant correspondant va s'écrire S(A) barré. Cette barre va signifier le trou dans l'Autre.

Ainsi, et c'est une bien triste nouvelle que j'ai à vous apprendre, il s'en déduit qu'il n'y a aucune « sur-femme » à trouver pour fonder l'existence du sexe féminin en tant que sexe non-phallique, donc aucune symétrie avec le clan

des hommes où un « sur-homme », incarné par le père fondateur de la horde primitive, lui permettait de fonder l'ensemble « hommes ». Aucune figure non-phallique du côté femme pour fonder un ensemble des non-phalliques. Toutes sont phalliques, que ce soit la figure de la Vierge, celles de la Mère, de la Sœur, de la Prostituée, de la Star, le fantasme des Amazones n'y déroge pas, jusqu'aux métaphores délirantes du phallus dans les cas de psychoses, toutes ces figures ne trouvent appui, ne se fondent que du phallus, pas du sexe non-phallique inommable.

Mais au fond, que fait Lacan dans sa formulation mathématisée de la sexuation, du sexe, de la sexualité, sinon donner une formulation logique, ou logifiée, aux conséquences qui se déduisent de l'avancée freudienne sur la question, lorsque ce dernier, Freud, cerne l'absence d'une identité féminine, ou encore la non-découverte du vagin comme étant, réellement, un sexe non-phallique !

Donc, reprenons : s'il n'existe pas de bande de femmes, de clan, de groupe, c'est-à-dire d'ensemble pouvant se constituer comme fermé, c'est bien parce qu'aucune femme ne peut dire non à la castration, aucune ne peut faire exception à la règle pour la fonder. Donc pas de règle côté femmes, et donc pas de loi commune comme du côté hommes. Mais cela ne va pas de soi pour chaque femme, pour une femme. Ce manque de fondement peut dès lors subir, pour tout sujet rangé du côté femme, deux devenir. Ou bien ce manque est refusé, ou bien ce manque est accepté.

S'il est refusé, pas d'autre issue pour le féminin que de venir se ranger du côté gauche, du côté masculin du tableau :  $V_x.Phi$  de  $x$ , seul refuge à un semblant d'identité. C'est alors le retour à ce que Freud a nommé le complexe de maculinité, c'est aussi, de ce fait, le retour à l'*envie du pénis*, le *penisneid* cher à Freud : IMPASSE ! Les féminismes ont toujours pris cette voie d'impasse, afin de réaliser leur fantasme qui consiste à ce que toutes les femmes fassent *corps*, qu'elles arrivent à constituer ainsi un ensemble fermé qui, vous le voyez, ne peut se réaliser qu'à se dire « comme les hommes » castrées, châtrées, une bande, oui, de châtrées, é, e, s ! Comme les hommes !

Par contre, l'autre voie est parfaitement nouvelle. Et là, on la doit à l'avancée lacanienne. C'est du Lacan, plus du Freud. Quelle est-elle ?

On se souvient que Freud fait déboucher la sortie du complexe d'Œdipe féminin sur une véritable impasse, retour à l'identification à la mère et quête du pénis sous la forme de l'enfant. Lacan procède autrement. Il fait le constat que La femme n'existe pas. Et il en tire immédiatement la conséquence logique : les femmes ne peuvent pas constituer un ensemble fermé, comme nous venons de le voir. Elles constituent donc un ensemble ouvert. On ne peut les compter « ensemble », alors on ne peut les compter que « une par une », comme Don Juan. Si les hommes peuvent faire Un, dans un ensemble fini, les femmes ne

peuvent être rassemblées de même, elles restent cantonnées dans leur infinitude. Mais il y a plus encore. Chaque femme « une », chaque –une n'est pas-toute inscrite dans la fonction phallique, elle ne s'inscrit ainsi que partiellement dans la fonction sexuelle telle que celle-ci est réglée par le pouvoir du signifiant. Ce que montre parfaitement les deux formules : moins  $\Phi$  de  $x$ , « aucune femme n'échappe à la castration » ; moins  $\forall x. \Phi$  de  $x$ , « aucune femme n'y échappant, celle-ci n'est cependant pas pour autant toute prise dans la fonction phallique ».

Voici enfin révélée, plus que la féminité, le féminin : le féminin s'avère être une division par rapport à la castration. Ainsi, le signifiant « femme » n'unifie aucunement la femme comme peut le réaliser le signifiant « homme » pour la bande d'hommes. Le signifiant « femme » possède cet étrange pouvoir, au contraire, d'avoir un effet de signifiant qui DIVISE une femme.

Il s'ensuit quelques petites conséquences d'importance, non plus ici, bien sûr, comme vous le savez désormais, non plus pour La femme, qui n'existe pas, il faut donc toujours maintenant barrer le  $L/a$  de La femme, mais pour une femme.

Une femme se trouve être doublement divisée au sein même de sa sexualité. Côté signifiant, côté identitaire si vous voulez, elle entretient ainsi un double rapport. D'une part, elle entretient un rapport au signifiant phallique que généralement un homme se trouve venir incarner pour elle - généralement, mais une femme peut aussi bien arriver, sinon rigoureusement, à l'incarner pour elle, mais le représenter, le mettre en œuvre ou en action -, d'autre part, elle entretient un autre rapport au signifiant de l'Autre, ce fameux Autre qui n'existe pas au niveau de la jouissance phallique et qu'il faut noter grand A barré.

Côté corps, elle entretient également un double rapport à la jouissance, parce que, avons-nous dit, le phallus et donc la fonction phallique la scinde plutôt qu'elle l'unifie. Une femme, ainsi, s'éprouvera d'une part comme, en partie, mais pas-toute, prise dans la jouissance phallique ; d'autre part elle pourra se rencontrer et s'éprouver prise dans une Autre jouissance, que Lacan appelle « *jouissance de l'Autre* » ou ensuite, qu'il appelle *jouissance du corps* ». Il s'agit bien d'une jouissance du corps de l'Autre, du petit autre, du partenaire qui l'incarne. Cette jouissance est une jouissance, Lacan, le note et l'indique, comme *supplémentaire* à la précédente, la jouissance phallique. Supplémentaire, ne dites pas complémentaire. Elle n'est pas là à tous les coups, elle ne se produit que dans cette position féminine, donc même, potentiellement pour un homme anatomique. Tout ceci, vous le voyez clairement j'espère maintenant n'a plus rien à voir avec le fangeux débat, du en partie à Freud, sur l'opposition et les bienfaits respectifs entre la jouissance clitoridienne et la jouissance vaginale...

N'allez pas conclure pour autant que ce qui vient d'être dit débouche sur une quelconque *essence* ou *nature* féminine qui n'existe pas chez Lacan. Et n'allez pas non plus conclure que pour les hommes, c'est la jouissance

phallique, et pour les femmes, c'est la jouissance Autre. Non, ce n'est pas ce que dit Lacan qui a pris soin de faire ce tableau pour mettre à découvert la logique qui préside à la détermination d'un sujet de venir se ranger d'un côté ou de l'autre, d'où il s'ensuit quelques conséquences. Il faut donc arriver à se placer d'Un côté, du côté de l'Un, ou de l'Autre, du côté du rapport au grand Autre. Les hommes se situent majoritairement, toute la culture les y pousse, du côté de l'Un, les femmes ont à se coltiner la difficulté à exister du côté de l'Autre, ...comme Autre.

Le grand problème de cette Autre jouissance, on le connaît. C'est que cette jouissance n'est que supposée, car l'on en sait rien. Pourquoi ? Pas-toutes les femmes l'éprouvent, et celles qui disent l'éprouver, quelques mystiques, par exemples, femmes...et hommes..., elles n'arrivent pas à en dire quelque chose. Pourquoi ? Parce que cette jouissance au-delà de la jouissance phallique qui est quand même une jouissance insatisfaisante, cette jouissance qui ne convient pas au rapport sexuel en faisant objection à la jouissance du corps de l'Autre) est une jouissance hors-langage. Donc impossible à dire.

Pourtant, cette jouissance Autre, il faut, avec l'éprouvé de certaines femmes, quand même en faire la supposition d'existence. C'est même déductible de par le signifiant et sa propriété fondamentale : quelle est la propriété fondamentale du signifiant ? C'est celle de faire coupure. Le signifiant délimite ainsi un bord. Donc le signifiant, en quelque sorte dit et, dans le même temps du même acte évoque autre chose que ce qu'il dit. Le signifiant, quand il s'énonce produit aussi, lui-même, son au-delà de signifiant. Le signifiant primordial par excellence le phallus, le seul signifiant qui n'a pas de signifié, ce qui ne l'empêche pas, justement à cause de cela, de désigner dans la langue une multitude d'*effets de signifié*. A chaque énonciation du signifiant du phallus, quel est son effet ? Eh bien, son effet c'est de faire voile du phallus et, bien sûr, dans le même temps du même acte d'énonciation, de faire accroire à un au-delà du voile, c'est-à-dire, on retrouve ici la conférence de la dernière fois autour d'Aristote, de faire croire à une présence cachée qui ne pourrait être que de l'ordre, précisément, de l'être !

Ainsi, supposer une Autre jouissance, ou une jouissance Autre, est parfaitement conforme à la logique de l'effet, sans doute le plus radical, du signifiant du phallus. Et l'on voit bien alors que cette jouissance Autre, quand elle se produit, est comme chevillée à la jouissance phallique. Pas de jouissance Autre, sans avant avoir à en passer, d'abord, en quelque sorte, par la jouissance phallique. Ce que va clairement préciser Lacan, lorsqu'il insiste pour dire, dans la séance précédente du 20 février 1973, que cette jouissance Autre est, non pas *complémentaire*, mais *supplémentaire* à la jouissance phallique, car elle ne peut être évoquée, mais aussi située, qu'à partir de la castration. Nous en déduisons alors que cette Autre jouissance non-phallique, qui est jouissance du corps de

l'Autre, ne surgit qu'à partir de la jouissance sexuelle limitée à l'organe, la jouissance phallique. Dans cette même séance, Lacan dira à ce propos : *Ce n'est pas parce elle est pas-toute dans la fonction phallique qu'elle n'y est pas du tout. Elle y est pas pas du tout. Elle y est à plein. Mais il y a quelque chose en plus.*

Que conclure ? Qu'il faut en passer par la castration pour y trouver qu'à sa marge l'on peut rencontrer qu'un bord se trace, se délimite au-delà duquel un au-delà apparaît et qu'un place se creuse comme produite par ladite castration. Cette place, ce lieu peut s'éprouver, mais pas se dire. Un vide persiste à ne pas pouvoir se dire. L'inconsistance de cette place, par contre, fait appel à ce que l'imaginaire vienne à se loger, précisément pour pallier cette inconsistance par une image-inaire, unaire, lunaire, consistance.

Tout ceci nous amène, pour conclure provisoirement, à dire un mot, en somme assez, je dirai, renversant, concernant l'homosexualité dite féminin, et, plus précisément, d'une homosexualité structurale de toute position féminine.

On aperçoit bien, sur la partie inférieure du tableau que du côté du La barré de La femme, la division de la jouissance, je dirai, s'éclate en deux polarisations. D'une part, du côté du phallus qu'à l'occasion un homme peut incarner pour elle (mais on l'a dit, pas seulement un homme) ; de l'autre côté celui du signifiant du grand A barré, S de A barré, c'est-à-dire de ce qui manque de signifiant dans l'Autre, son trou, sa faille, sa fente, c'est-à-dire *encore*, le sexe féminin lui-même. Et, ce pôle, ce lieu, vous le voyez bien sur le tableau lacanien, il se situe sur le bord féminin. Alors quoi ? Mais oui, mais oui : une femme ne tire pas toute sa jouissance de son partenaire (je ne dis pas ici de l'homme, pas de l'homme seulement), mais elle en reçoit, dudit partenaire, un *en-plus*, c'est-à-dire quoi ? Eh bien elle en reçoit dudit partenaire une part en plus de son propre sexe, de son sexe propre pour autant que son propre sexe est justement du *pas-tout phallique*. Le partenaire est l'occasion d'une mise en rapport, pour elle, avec son propre sexe pas-tout phallique.

Qu'en déduire, sinon qu'il faut bien se résoudre à considérer qu'il existe au moins deux homosexualités féminines. La première, que l'on pourrait pas faire mieux que d'appeler et d'écrire *homosexualité*, car il s'agit d'une homosexualité où l'une fait l'homme, le vrai, pour l'autre, voire réciproquement. La seconde, de structure, de la position féminine, qui, vous le remarquerez avec moi, ressemble étrangement à ce qu'elle s'avère être *de facto*, une véritable Hétérosexualité, la seule véritable hétérosexualité en fait, car la plus radicale, car reposant sur la logique de la pure hétérogénéité de la femme au phallus, le L/a barré de la femme étant directement référé au S de grand A barré. Ainsi, la part proprement féminine de la jouissance est chevillée au signifiant du manque dans l'Autre (S(A) barré), et ceci bien au-delà de la part phallique fournie par l'homme (ou la femme) qui lui sied comme partenaire. Mais enfin, qu'est-ce que

ça veut dire ? Ca dit qu'une femme, tout simplement, jouit d'elle-même, en tant qu'Autre, à elle-même : homosexualité, que j'ai appelé de structure.

Voilà pourquoi, mesdames et messieurs, un homme (si tel est son choix de partenaire) se ressent comme toujours frustré de cette jouissance-là. Il enrage, et veut souvent lui en faire rendre gorge, de cette jouissance Autre, car de sa position de mâle il ne peut avoir accès à la béance féminine, béance où la femme campe, occupant la place de l'Autre, qui, précisément MANQUE. Une femme jouit d'être manque phallique, c'est insupportable pour l'homme-maître.

Que reste-t-il à l'homme ? Le fantasme. Le rapport de l'homme à la femme se réduit à son fantasme, que Lacan écrit S poinçon petit a. Ainsi, pour un homme, une femme, à la limite, ne peut avoir valeur que comme objet petit a, c'est-à-dire encore que comme objet partiel, même à écrire au pluriel, jamais comme corps entier, jamais dès lors comme corps de l'AUTRE. Qu'est-ce qu'il en voit, qu'est-ce qu'il en appréhende, qu'est-ce qu'il en jouit de ce corps ? Jamais UN corps, mais une regard, une voix, une peau, un sein... Toujours des morceaux, des bouts de corps, et c'est de ces petits bouts fétichisés qu'il jouit. Jamais donc, structure oblige, il ne jouit du corps féminin (sauf, hypothèse d'école, à se retrouver situé lui-même en position féminine), d'une part dans son entier, mais plus encore, jamais du corps comme tel dans sa radicale et propre altérité. Jamais, donc il ne jouit du féminin, mais seulement du leurre, produit de/par la féminité. D'où, malgré une certaine sienne satisfaction bien personnelle d'homme d'avoir joui et, quelques fois, fait jouir sa partenaire, l'arrivée d'une plus ou moins discrète anxiété -tamponnée par la cigarette, l'éloignement de ce corps, l'alcool, à votre convenance... -. Il a joui, oui. Il l'a fait jouir, certes (mais est-ce bien si sûr ?). Mais il ne la pas vraiment possédée. Qu'est-ce que ce serait pour lui de « l'avoir vraiment possédée » ? Ce serait d'avoir participé à sa jouissance A ELLE !!